

Le sentiment de vérité

Une contribution au sujet de la relation entre les religions

Andreas Laudert

On a tenté dans cette contribution de dégager l'actualité, la brisance et le potentiel d'un concept — pour le moins on a commencé à me faire — qui eu égard à notre formation de jugement revendique une considérable relevance : le sentiment de vérité. Le concept ne se présente pas trop fréquemment dans l'œuvre de Rudolf Steiner et pourtant celui-ci était bien conscient que la réception de l'anthroposophie serait renvoyée à un « sentiment sain de vérité » ou selon le cas à « un sentiment libre de vérité sans arrière-pensée »¹ et qu'elle se fondait finalement dessus.

En même temps, il s'agit d'un concept de l'humain en général, qui est directement entré dans notre langue usuelle. Il prend son essor dans le discours traduisant une nouvelle mode que quelque chose de « ressenti » se comporte de telle ou telle manière, à l'occasion de quoi, notoirement, une intuition est caractérisée, ou selon le cas, signalée, mais non pas une émotion. De telles modifications symptomatiques dans le paysage linguistique, aussi inflationnistes et vides qu'elles puissent paraître après réflexion, renvoient souvent à de nouveaux besoins et de nouvelles facultés dans l'humanité. Elles ne surgissent pas aussitôt comme telles, mais déposent plutôt une trace². Il est à constater en tout cas que les conflits dans l'événementiel du monde, deviennent de plus en plus compliqués — la problématique de réfugiés et tout ce qui l'accompagne, n'en est qu'un exemple — et que la formation du jugement doit désormais balancer sur une limite de l'épaisseur du cheveu. Cela attire des résolutions simples, des jugements à forfait, des raccourcissements démagogiques — or ceux-ci leurrent aussi pour la raison que ce « sentiment de vérité sans arrière-pensée » de l'individu semble exactement flairer cela lorsque des dimensions et aspects déterminés sont escamotés³ inconsciemment ou sciemment. Il est donc d'une grande importance de se procurer de la clarté sur la région dans laquelle vit ce « ressenti », lors que d'une part, le sentiment historiquement non réfléchi fut souvent le terrain nourricier de funestes éruptions ; d'autre part, parce qu'un facile relativisme de la vérité, faisant rage actuellement, a déjà projeté son ombre sur notre conscience.

L'étude qui se présente ici ne souhaiterait pas fournir une théorie de nature perspectiviste, par exemple en considération des religions universelles, mais plutôt interroger en direction du phénomène anthropologique en tant que tel, vers un éventuel arrière-plan d'histoire de la conscience — et vers une « appréciation » du sentiment de vérité, éventuellement guérissant et éclairant pour la vie sociale.⁴

Une tension particulière est propre à cette expression elle-même — le sentiment de vérité semble à la fois voisin de l'évidence et de la conscience morale — puisqu'il relie l'un à l'autre deux domaines distincts de la vie de l'âme humaine. Tandis que le sentiment appartient véritablement en propre à la vie de l'âme ; le concept de vérité renvoie, quant à lui, dans des régions spirituelles. À savoir là où nous ne voulons pas nous en remettre dans la formation de jugement uniquement à la simple empathie ou bien à notre qualité

¹ Rudolf Steiner : *Théosophie (GA 9)*, Dornach 2003, p.20. Voir : « Car le *sentiment* et la *compréhension* de la vérité reposent en *tout un chacun* ». (À l'endroit cité précédemment, pp.18 et suiv. (soulignement de l'original). Explorer systématiquement de telles passages y compris seulement des citations implicites et les mettre en rapport avec ce qui est présenté ici, serait l'objet d'un vaste projet. Ensuite, le problème de la formation du jugement intérieure spécifique de l'anthroposophie devrait relever aussi de ce projet.

² Très stimulante paraît par exemple une rubrique de la *Süddeutsche Zeitung* qui s'intitule : « *La vérité ressentie* » et saisit le phénomène d'une manière intelligente et ironique. Elle a paru entre temps aussi sous forme de livre. Voir *Süddeutsche Zeitung Magazin* (éditeur) : *Vérité ressentie. Notre vie en diagrammes divertissants*, Munich 2016 [bien entendu en allemand, *ndt*]

³ D'où cela apparaît incompréhensible, lorsque — et aussi souvent sur la scène anthroposophique — ce qui est objectivement contradictoire est dénoncé comme une théorie de conjuration risible et toute demande d'information à ce propos se voit subjectivement minimisée. Quand bien même, comme tout dans la vie, la recommandation symptomatique de l'histoire soit outrée et que l'on puisse à l'occasion se fourvoyer ponctuellement, ainsi les recommandations de Rudolf Steiner relativement à ceci comptent nonobstant fondamentalement pour la science de l'esprit d'orientation anthroposophique et offrent des changements de regard, qui n'enfument pas notre formation de jugement ni ne la remplacent par d'autres critères, mais veulent au contraire la compléter.

⁴ Quant à savoir s'il existe un organe occulte pour le sentiment de vérité, cela devrait être discuté dans une investigation proprement anthropologique.

d'état d'âme, pour pouvoir élever en conscience, la revendication de raison et de compréhension, sur des déclarations fondées sur le vrai ou le non vrai, le faux ou le correct et avant tout, pour rendre aussi celles-ci intersubjectivement communicables.

Ici, subjectivité et objectivité semblent donc coïncider : un élément subjectif (sentiment) sortant de la simple opinion, revendique d'être objectif (vérité) et quelque chose d'objectif se « sacrifie » dans l'abandon d'un pouvoir qui lui est originellement propre et d'une conformité propre aux lois dans les conditions humaines. De même foi et savoir s'unissent dans le sentiment de vérité : quelque chose, qui est pour moi une quintessence devient extérieurement visible, devient ouvertement perceptible — Comme si Dieu devenait homme.

Pendant ce temps, les problèmes commencent : Quel Dieu ressentons-nous donc comme « vrai » ? Quel homme nous émeut au plus profond de nous-mêmes ou bien nous touche au cœur — et pourquoi ? Opérer ici naïvement selon la valeur ou catégorie d'une « évidence [sautant aux yeux, *ndt*] », agit tendanciellement de manière fondamentaliste. Ce fut, et c'est toujours, aussi constamment le problème de l'anthroposophie : car l'association individuelle avec elle repose en définitive sur une reconnaissance spirituelle, sur l'expérience d'une évidence et recèle, pour cette raison, le danger de conjurer continuellement son essence quasi religieusement seulement et de vouloir la défendre au lieu de construire des ponts authentiques, dans l'époque dans laquelle on vit et pour les contemporains, pour lesquels on se revendique comme anthroposophes — pour le moins inconsciemment — d'agir pédagogiquement de manière élitiste.

Au concept de sentiment de vérité est inhérente une force sociale explosive — et pour cette raison peut-être aussi, le potentiel, dans les conflits massifs du présent, de soulever la formation du jugement dans cette autre dimension — dans un monde de plus en plus éthiquement complexe et en considération d'une quête d'identité devenant de plus en plus difficile de l'individu — que l'on pourrait caractériser comme la région du cœur de l'humanité.

Il devient évident, à l'occasion, et c'est une thèse de ces développements-ci, qu'en définitive rien que le critère de ce qui est conforme à l'époque ou à l'esprit du temps, peut percevoir cette tâche-là de conciliation, face à laquelle le sentiment de vérité — si on le considérait comme un être de cœur, un enfant [Kaspar Hauser ! *ndt*], en effet — doit ressentir une impuissance naturelle et devant laquelle il doit tout d'abord capituler. Le sentiment de vérité n'a pas la capacité de discuter, il n'a aucune réserve, les mots lui font tout d'abord défaut, il est simplement là et il a besoin de protection et d'un traducteur. L'essence énigmatique de l'époque, pensée aussi comme une essence spirituelle, peut édifier ces ponts sensibles-suprasensibles, ou selon le cas les représenter, car elle est ceux-ci — elle est la présence d'esprit accessible à tout un chacun. Le sentiment de vérité est librement en suspens. Il flotte entre le danger d'un totalitarisme du diffus et d'un dogmatisme des présupposés propres au jugement. Comme catégorie, « organe » ou plus exactement encore : comme formateur d'organe, il passe pour modèle de cet acte de balance auquel nous devons de plus en plus tenir tête et qui pourrait être caractérisé comme la faculté d'être spirituellement « nu » et moralement, d'apprendre à marcher sur l'eau.

La reconnaissance essayiste qui suit ne soulève aucune revendication d'éclosion de tous les aspects du thème et elle est même aussi consciente de la dimension « scabreuse » du positionnement de la question. Elle se comprend donc comme une tentative et un dialogue.

Évidence et esprit du temps

Pourquoi est-il si difficile d'opérer dans le discours sur tolérance et religion avec le concept d'évidence, quoique qu'il résonne aux tréfonds de toute l'époque. C'est une sorte d'évidence morale sautant « au cœur » de nombreuses personnes aujourd'hui lorsqu'elles éprouvent comme perturbant, faux ou « non vrai » que des femmes aient moins de droit que des hommes, qu'on accorde une telle publicité à une institution aussi anachronique que la papauté ou bien qu'on fasse part — comme de Therwil/Suisse — que des élèves musulmans évitent de serrer la main de leur enseignante. Beaucoup ressentent quelque chose de semblable aussi eu égard à la rhétorique de démarcation des Chrétiens évangéliques aux USA — tandis que pourtant la société mondiale, dans son ensemble, a la force d'entretenir des relations plus détendues — qui semble jouer dans l'Islam une brisance particulière qui grève nettement le dialogue.

Tout particulièrement la raison pour laquelle on ne peut simplement alléguer ainsi simplement une expérience d'évidence morale ou bien un sentiment de vérité morale, appartient pourtant à ces êtres pour qui ce qui est consensus pour l'un, agit pour l'autre de manière dogmatique et arbitraire, lorsque celui-ci ne partage pas cette expérience-là. Une idée dérivée dans un sens plus étroit ou une thèse, par contre, je peux logiquement la réaliser, sans devoir être d'accord avec la déclaration qui lui est associée ou bien même me sentir forcé.

Le sentiment de vérité se trouve sur un autre plan que celui simplement discursif-éthique. Ce dernier dépend de l'esprit du temps, que nous flairons et auquel nous voulons correspondre : comme s'il y avait une conscience morale en présence de l'époque— pas seulement vers l'arrière, à savoir comme une obligation morale à la ressouvenance historique, justement comme « conscience morale de l'époque », mais encore vers l'avant, comme de savoir (ou de pressentir) ce qui vient. Le critère de la conformité à l'époque prend dans cette mesure un rôle à part, un parmi toutes les catégories, auxquelles on peut se référer, lorsqu'on tente d'évaluer moralement des actions ou des normes et de vérifier leur aptitude générale. Car nous partageons tous, comme humanité, l'époque dans laquelle nous vivons. Nous sommes des contemporains. Et davantage que, par la mobilité et par les techniques de communication, l'isolement géographique perd en signification, plus importants deviennent ces deux autres aspects de la trinité de l'espace, du temps et de la conscience. En ce commencement du 21^{ème} siècle nous nous retrouvons renforcés sur le seuil entre le temps et la conscience. Comme des sphères nous devenons plus importants, tandis que se relativise l'ancienne expérience de l'espace — comme quelque chose nous séparant. Désormais le temps veut devenir espace, la conscience (d'une humanité) veut remplacer les formations historiques de groupes. Davantage qu'hier agissent dès lors les confrontations territoriales et les querelles régionales — que ce soit en Crimée, que ce soit avant tout pour le conflit du Proche-Orient. Certes des droits démocratiques sont ici concédés et là débarrassés des doutes historiquement fondés, des scrupules sont disséminés et des arguments sont infirmés — mais tout aussi exactement infirmés que disséminés et les solutions ensuite s'avèrent mollement durables. Autrement croît aussi le nombre des compromis politiques et des sentences juridiques qui, quoique corrects au plan formel, sont en contradiction éclatante avec notre sensibilité du droit. Des questionnements spirituels-religieux — qu'est-ce qui est humainement présenté ? — sont « territorialisés », réduits à des questions de droit : à qui appartient la Terre sainte ? Comment, au sein de l'UE, sauve-t-on la face de quelle cheftaine de gouvernement ? L'observateur neutre, ou selon le cas le sain intellect humain — peut-être aussi un synonyme pour l'évidence et le sentiment de vérité — flaire depuis longtemps qu'ici, dans le principe, quelque chose ne peut plus cadrer.

Michel [en allemand, certes, peut-être Michaël, mais en français, c'est Saint Michel qu'a bel et bien entendu Jeanne d'Arc, *ndt*] et le renoncement à nous-mêmes

Une sensibilité à cet esprit du temps — que du reste le plus souvent ceux-là seulement partagent les uns avec les autres et ressentent comme essentiel, qui n'ont aucun fer au feu de conception du monde déterminée, pratiquent un certain sang froid et ne cultivent aucun intérêt particulier, ni n'ont d'autres personnes à convertir — a à faire avec Michel, lorsque nous parlons d'une manière scientifique spirituelle de cette qualité essentielle du réalisme, certes sérieuse, mais conséquemment tournée vers l'être humain, dans laquelle ce que nous développons spirituellement rayonne comme se liant ensemble, comme rayonnant spirituellement ensemble et en même temps de là-bas. Devoir « obéir » à l'Esprit du temps est d'une part, notre destin et d'autre part — comme l'ouïe que nous prêtons à l'esprit du temps — notre liberté. « Michel » nous permet cette distanciation si importante et saine d'avec nous-mêmes, d'avec ce qui pour nous est sacré. Plus sacré pour préciser que tout ce qui est propre aux contemporains se reliant avec « Michel », tout ce qui est sacré chez le prochain. Il lui est sacré de ne pas laisser autrui de côté. L'éthique conforme à l'époque vit donc dans l'espace qui prend naissance entre ce qui m'est « devenu sacré », à partir de la tradition ou de l'expérience, et ce qui est devenu sacré pour autrui. Cet espace doit être remarqué, voulu et cultivé, il veut être exercé en soi, vivre et se mouvoir. Il fonde l'expérience d'évidence, de sorte qu'il nous donne manifestement un domaine dans notre vie où, quoique nous soyons différents, nous ne nous ne nous mettons pas en travers de nos projets les uns les autres, mais où nous pouvons en arriver au contraire au dialogue et entrer dans une sphère d'intérêt, de paix et d'inspiration. Nous la créons dans le même instant où elle devient ouvertement visible, parce qu'elle est « à vue d'œil » et parce que nous voulons la créer. Elle acquiert de l'autorité, lorsque nous prenons conscience les uns les autres de sorte que cette

sphère est tout le temps présente. Il se peut qu'il s'agisse d'une évidence semblable à celle que la divinité éprouve en elle-même dans l'histoire de la Création, lorsque dans un regard-jeté-sur-le-créé, pour ainsi dire avec distance, [Elle, *ndt*] « vit que cela était bien ». Ici il s'agissait, au sens le plus vaste qui soit, de la nature et des créatures. Nous, qui ne sommes pas des Dieux, mais au contraire des êtres humains, nous pressentons parfois qu'avec nos actions : ce n'est pas bien, pas humain, pas porteur d'avenir. Pourtant nous ne pouvons pas toujours verbaliser aussitôt. Précisément des enfants et adolescents semblent aujourd'hui souvent ressentir une singulière scission de leur Je. Ils font quelque chose, regardent ce qu'ils ont occasionné, et remarquent qu'ils n'étaient pas eux-mêmes d'une façon quelconque — qu'ils ont *manqué*. C'est comme la variante négative, le double de cette renonciation à soi-même. Celui-ci veut nous rendre dans le social véritablement plus conscients et prudents, libres pour des corrections et pour s'embarquer dans l'intérêt porté à autrui.

Dans le domaine du sentiment de vérité, l'alliance avec l'esprit du temps conduit au cœur d'une nouvelle expérience de liberté. Cela peut être initié par un choc, par une surprise de soi-même. Cet aspect de liberté — intérieure, bien entendu ! — c'est l'élément décisif. On pourrait aussi dire, en saisissant la question de l'introduction : seul le Dieu est aujourd'hui vrai, qui me laisse libre. Je peux seulement et principalement le sentir et certes pas seulement dans ma représentation, mais plutôt dans le cœur. Je ressens son amour et je le ressens pour la raison qu'il me libère. Le défi en cela c'est pourtant que cet amour me libère jusque de Dieu Lui-même. Puis-je vouloir cela ou bien cela me fait-il peur ? Je devrais par contre faire l'expérience de mon Dieu comme une aptitude à la résignation intérieure absolue, à la souveraineté complète de l'âme. Alors elle s'adresse à tout je-humain et ne se restreint plus au groupe des croyants vis-à-vis des incroyants, au membre vis-à-vis des non-membres, c'est égal de quelle communauté ou de quelle religion. Je ne peux que fournir la volonté d'un dialogue fécond ouvert aux résultats et développer la curiosité pour cela, que si je peux à titre d'essai me séparer de moi, si pour ainsi dire je traverse une expérience proche de la mort et en substance aussi de mort réelle dans le domaine moral.

Résurrection dans le supra-personnel

Christ aussi traversa une expérience de mort et justement plus que cela, en « en revenant » — néanmoins de par Sa propre force et en pleine conscience de Soi. Christ *est* cette expérience-là. En Jésus, Christ fut perceptible [Il est intéressant de rappeler justement ici-même que « *Wahr-nehm-bar* » = littéralement « prenable pour vrai », *ndt*] comme la somme d'une conscience universelle et la vertu de création universelle, son essence devint manifeste ou bien mieux, « cela » : à savoir l'évidence-lumière du Soleil. Christ devint véridiquement possesseur d'un corps, il devint historique, « Dieu » devint conforme à l'époque. Il devint quelque chose ou quelqu'un, que l'on pouvait soudain comprendre dans le temps, dans un contexte réel, un être humain réel. Plus difficile à comprendre c'est le paradoxe que ce se-pouvoir-se-séparer-de-soi-même s'étend aussi sur la fondation historique, justement par ce fait mystique concret lui-même et ses implications. Autrement dit : Ce qui était important en Jésus et pour Jésus(-Christ) fut qu'il dit : je ne suis pas important. Ce qu'Il veut dire ici c'est : je ne suis pas important comme terminologie. En tant que personnalité je suis important dans la mesure où Toi aussi, être humain autre et individuel, tu as la capacité de t'élever à cette expérience du Je, que Je « suis » — que préalablement, ou selon le cas, historiquement, depuis longtemps j'étais moi-même seulement. Ne m'honore pas, mais plutôt honore la vertu qui agit aussi en Toi ! Paul aussi — au moment où — en retard — il saisit et reconnut Christ en Jésus, répéta inlassablement : ce n'est pas moi, mais le Christ qui vit en moi. Avec le même geste objectivant, Jean-Baptiste dit : Non, je ne suis pas le Christ (**Jean 1, 20**). Déjà l'envoi du « Fils » par le « Père » avait été ce genre de distanciation de Soi de la divinité. Une annonce de renoncement comme preuve d'amour : car là où, pour Moi au sens de *agape* rien n'est plus sacré et plus important que la liberté et l'évolution de l'être humain, que Je ne suis pas, agit la vertu de propitiation [réconciliation] au lieu de la jouissance banale d'un pouvoir propre et d'une perfection. Réincarnation est distanciation de soi dans le personnel. Résurrection est une distanciation de soi dans le supra-personnel, où la conscience de Dieu agit en l'être humain. Réincarnation concerne le destin de l'être humain individuel. Résurrection concerne le destin de la Terre, du Monde et de l'Humanité. Cet être-là, que l'humanité perçoit actif à la ronde et qui connaît pourtant exactement l'expérience humaine, jusqu'au moindre détail et a un concept de sa mortalité, peut être appelé Christ : un être envoyé depuis le royaume des Hiérarchies. Dans notre penser c'est cette capacité-là, de réorienter largement le penser qui

agit aussi dans le cosmique. C'est « Christ » comme Je de l'humanité, qui agit en nous, lorsque intérieurement nous nous libérons de nous-mêmes. C'est « Michel » qui agit lorsque nous nous libérons sur le plan de la politique sociale. Dans cette mesure la balance de Michel symbolise foncièrement aussi la découverte du compromis, la pesée [au sens d'examen attentif, *ndt*] l'acquiescement au destin. Que les formes se dissolvent — par exemple dans le partenariat familial — c'est une évolution qui devait venir et c'est dans cette mesure, quoique nous en soyons nous-même responsables, aussi dans ce qui est qualitativement disposé dans le destin, justement le cours du temps. Mais tout ce qui afflue ou pas en vertu de configuration, responsabilité et amour dans les processus d'engagement avec leurs souffrances, avec leurs chances, reste l'occurrence de la liberté individuelle.⁵

Religion dans le monde transformé

L'Islam est la seule et unique des grandes religions qui est née après le Christianisme. Pendant ce temps, avec l'événement du Christ, ce « monde-là » (et aussi celui du religieux) s'est intérieurement et substantiellement transformé — pour le moins en germe, en puissance. Ce tournant s'amorça certes comme chrétien, pourtant il déborda, dans sa progression, la terminologie qui lui est propre. Au moyen de ce Tournant des âges le sentiment de vérité devient pour la première fois conscient de lui-même. Christ n'était pas à reconnaître purement au niveau du cœur — au sens qu'on eût dû s'appuyer sur des représentations transmises par la tradition —, ni son essence n'était à découvrir comme rationnelle, au moyen de question soumettant à des épreuves. Christ ne pouvait qu'être reconnu par le Je de l'être humain, sa vérité ne pouvait qu'être ressentie dans le Je.

L'évidence devient ici discernement en soi-même. Que celui-ci existe, c'est même une évidence. Nous connaissons l'expérience d'évidence de l'inclination. Là où deux côtés ressentent qu'ils sont amoureux l'un de l'autre, ils n'ont pas besoin de paroles, aucune logique de déduction n'est même utile, tout reniement capitule. Le sentiment d'évidence et de vérité « se prouve » donc ici — pareil au Je — par lui-même, par des actes et indices d'expérience. Je crois parce que je fais l'expérience et pas parce que quelque chose serait là et que pour cette raison, je n'eusse plus *qu'à y* « croire ». Ce que j'en-vois — car cela veut signifier l'évidence étymologique même de l'à vue d'œil —, ce qui éclaire en moi, c'est la structure de ma propre vue intérieure, c'est la lumière elle-même. C'est l'expérience mystérieuse qu'un fait ou un phénomène délivre directement son rang propre, sa transparence immanente — et certes déjà par le langage, alors que nous disons : « Si cet être fait cela pour moi, c'est qu'il doit m'aimer ! » et non pas : « Seulement s'il fait cela, il m'aime. »

Ce « doit » possède dans la première phrase une structure paradoxale semblant scintillante. Pour préciser, ici le futur devient la cause et une condition se remplit qui n'était pas du tout posée antérieurement qui n'avait donc aucune pré-condition — ce que des conditions sont cependant par définition. Malgré le « si », il ne s'agit pas ici d'une phrase définissante, mais il s'agit plutôt d'une descriptive sous l'habit du conditionnel, donc d'une phrase caractérisant : « Si donc cela est possible », pourrait-on paraphraser, « alors... ». La condition est ici une conséquence. Et c'est notre réflexion, c'est la connaissance, qui a identifié cette conséquence comme une condition ayant déjà été « réalisée » dans le passé. Se révèle ainsi l'amour, parce qu'une condition fut réalisée, laquelle n'était point posée. Voilà la structure de l'évidence et c'est le sentiment de vérité, au moyen de laquelle, par nous — ainsi pourrait-on peut-être provisoirement distinguer sentiment de vérité et évidence — l'évidence est perçue comme telle et ce qu'elle communique. Exprimée d'une manière très technique, une évidence c'est l'art de vérité, c'est la forme de connaissance et le sentiment de vérité, c'est l'organe connaissant, le lieu du jugement en l'être humain. L'être humain s'éclaire lui-même, apparaît comme une source de lumière à partir de laquelle il se voit lui-même, parfaitement sans ombre. L'apparence est l'être.

⁵ Comment vivre et estimer une situation correspondante, ne peut pas être inféré généralement et abstraitement, mais au contraire au cas par cas. Cela peut être problématique jusqu'au tragique pour les enfants concernés — et de nouvelles expériences et perspectives heureuses. Dans cet inter-espace, où il n'y a plus aucune orientation, — un *patchwork* est-il bien ou fatal, la nouvelle édition de Steiner [SKA, *ndt*] une trahison ou une chance ?, L'art joue ou bien le dialogue ? Les Écritures et les anciens commandements ne sont plus sacrés. Que naît-il entre nous dans le discours sur une nouvelle édition de Steiner ? Que naît-il entre des familles étrangères ? De quelle manière suis-je libre pour m'embarquer dans un dialogue et dans une rencontre, dont je sais qu'elle pourra me changer ?

Était-ce ceci l'expérience du Christ de les êtres humains au Tournant des âges ? Vu ainsi, ils n'éprouvaient pas du tout « Christ » de manière primaire, mais plutôt ils se reconnaissaient eux-mêmes, ils se sentaient regardés : « Si quelqu'un m'ap-préhende si profondément, que sa main tendue déjà active ma propre volonté à la guérison, alors c'est qu'Il doit être une entité supérieure. » Ils sentaient qu'un regard de l'extérieur — celui du Christ-Jésus qui leur parlait, les prêchait et les guérissait — était comme leur propre regard de l'intérieur. Ils en arrivaient à eux, lorsqu'ils faisaient le pèlerinage vers « Lui ». Ils commencèrent à croire à cette expérience qui était la leur. Ils apprirent à prendre fait et cause pour elle, à prendre fait et cause pour eux-mêmes, pour le Je s'éveillant (et aussi celui d'autrui) — mais ils apprenaient à prendre fait et cause à partir de l'expérience du renoncement de soi guérissant. Et ils durent apprendre cela, car cette expérience culmina à la Pentecôte — à la fête de l'évidence, du prodige de la compréhension immédiate du cœur —, elle culmina, avec l'Ascension, à l'épreuve que cet Être qui leur communiqua cette expérience, re-disparaissait à l'horizon, se distançait dans la distance (un semblant de distance) cosmique les laissant seuls et libres. Christ se distançait aussi pour ainsi dire de Jésus, bien entendu non pas moralement, bien plus encore ici seulement en apparence et Il est depuis l'esprit, l'Esprit Saint de l'humanité, n'étant même plus « Christ » en tant que tel.

Liberté en tant que volonté divine

Le monde au travers duquel l'être humain Jésus a pérégriné était un monde en lui et par lui devenant autrement — et pourtant encore et toujours le même. Christ parcourut de bout en bout jusque dans les os, jusque dans les pierres de la Terre. Il ne créa aucun nouveau monde, ni véritablement non plus aucune religion nouvelle, mais au contraire, une nouvelle conscience en germe. Il aida l'individu à devenir conscient de quelles forces d'amour sommeillent dans l'être humain-Je. Il était le miroir de l'humanité et nonobstant plus encore : à savoir la conscience d'en être le miroir. Un Christianisme comme garantie de ce qui est le propre de chaque homme — c'est égal à quelle religion il appartienne — ne décrit pas de monde parallèle, ni d'extra-histoire, n'est pas non plus pour toujours identifiable avec une Église ou une religion. De la perspective de l'évolution de l'humanité et en considération de ce qui est conforme au 21^{ème} siècle, il faut donc distinguer entre religion et religiosité.

Le problème de l'Islam fondamentaliste — et dans ce qui suit il ne sera question que de lui et non pas de l'Islam en général — consiste dans le fait qu'il veut constituer un second monde et légalité, ou selon le cas aider à le faire valoir : le sien propre. Cela crée un péril. C'est une perturbation dans le dialogue des religions, une contrainte artificielle : parce qu'au sens littéral, il n'est pas du tout nécessaire de conjurer un autre monde spirituel, puisque le monde est déjà autrement et deviendra de plus en plus « autrement ». Ce n'est que pour la raison qu'est partagé ainsi un malaise sur lequel on ne peut reculer eu égard à la discrimination qui doit en cela être exigée de l'être humain « incroyant », surtout des femmes (et tout particulièrement de l'être humain créateur, l'artiste). De nombreux Chrétiens ressentent dans une clarté moral absolue, que leur empathie et tolérance — et des Musulmans modernes : que leur foi — est parvenue ici à une limite, parce qu'un tel se-rendre-mutuellement-non-libres n'est absolument pas constitutif à des êtres humains de notre époque, parce que c'est artificiel, parce que c'est idéologique. Si par contre on demeure hésitant — pour jouer d'un bout à l'autre à l'exemple de la concupiscence et la sexualité — en considération seulement du sens profond du voile, on interprète alors la profonde sensibilité spirituelle de l'âme orientale comme une qualité, qui nous enrichit tous, et l'on devrait l'accepter avec reconnaissance et courage comme une incitation, comme une inversion du regard salutaire, que l'Islam offre à notre société occidentale devenant de plus en plus indiscreète et pornographique — il en serait tout autrement et la discussion serait autre.

Mais la mascarade qui illustre, les représentations dans le strict rituel, la formalisation que nous connaissons aussi du reste de la part du penser du vicaire catholique (blasphématoire en son noyau), bref, la dogmatisation est le problème — car le renoncement intérieur fait défaut. Pourtant, en vérité, il y aurait ici le potentiel pour un tiers, pour une « vertu-centre », qui peut naître entre l'âme de l'Occident et celle de l'Orient.

L'événement du Christ a par contre une correspondance dans notre biographie. L'anthroposophie ouvre dans le discours religieux actuel une autre voie, poursuit une amorce « organique », parce qu'il s'agit d'une perspective intégrale, de la dimension anthropologique de la culture de la religion, déjà dans l'enfance, on

veut dire comme respect devant le Je-de l'Être humain. Au plus tard entre la 21^{ème} et la 28^{ème} années, nous ne souhaiterions plus, ni ne pouvons plus nous laisser déterminer par des formes extérieures, mais plutôt nous voulons de plus en plus décider par nous-mêmes, à partir du Je, au sujet de quoi lui intégrer ou pas dans son devenir. L'Ange [gardien, *ndt*] s'efface et nous remet à nous-mêmes. L'effet des dispositions mollit et les nouvelles interrogations sont : Quelle est ma sollicitation pour le monde ? et Qu'est-ce qui me tient à cœur, Qu'est-ce qui est dans l'époque ? Qu'est-ce qui dépend de moi ? Qu'est-ce qui m'importe ? Nous devons avoir la permission de nous découvrir librement, pour devenir aptes à la communauté, nous devons exercer cela avec les autres, tous et aussi le Christ. Vue au plan biographique, la liberté a son sens en elle-même. Elle est moins discutable que bien plus « naturelle » à acquérir à nous tous. Nous avons faim et soif de cette expérience : il m'est possible d'être libre et je suis aimé malgré cela, on veille à mon droit. Liberté est aussi déploiement de la spiritualité personnelle, c'est volonté divine, c'est le sens de la création bien avant encore toute religion confessionnelle. Elle rencontre sa limite là où elle empiète sur le semblable en commandant. Un Islam trop fanatique — qui doit autant être distingué de ce qui est vivant comme en tendance le Christianisme d'Église de celui ésotérique — se refuse à cet exercice commun. Il se réserve le monde, il ne tend pas la main à la « doctrine » de l'autre. Et c'est tragique, parce que — sur le plan des religions devenues universelles — toutes deux peuvent apprendre l'une de l'autre, une religion ceci, une autre cela, car un jeu d'échange pourrait prendre naissance entre l'Être de celle qui enseigne et celui de l'élève et être cultivé, une authentique instruction culturelle mutuelle, une authentique action.

Religion et religiosité

Il s'agit de la liberté intérieure, exactement là où il faut pouvoir faire abstraction à titre d'essai de mon propre vouloir, où je détruis la liberté d'autrui. Le sentiment de vérité s'annonce-t-il ici pour l'observateur-conflit ? Est-ce la mesure décisive infaillible et lieu de conscience morale où je remarque que l'un ne veut « mourir » moralement et par conséquent l'autre doit physiquement mourir ? Partout où la non liberté s'installe il y a quelque chose qui ne va pas. Il est vrai qu'un tel malaise peut aussi se faire sentir là où, par exemple, un conférencier veut me communiquer l'importance du sentiment de vérité avec une insistance par trop missionnaire. C'est la perception de l'Être humain dans son ensemble et non la « vérité » de sa déclaration de fond qui est décisive.

Cette vérité intérieure-là n'est pas une valeur autour de laquelle on peut contester, au contraire elle est devenue vie ou pas, elle est perceptible chez mon semblable ou pas. Cet amour et ouverture n'est pas automatiquement à rencontrer par définition dans une valeur « compétente » — ou dans une paroisse de religion. Et même si une telle valeur admet ceci : pourquoi n'affirme-t-elle pas ensuite aussitôt aussi : « Oui, je ne suis pas importante, je ne suis aussi qu'un chemin et une méthode parmi de nombreux ? »

L'accomplissement régulier d'un service divin, la vie avec des sacrements, c'est-à-dire une Église comme méthode individuelle et non pas comme une paroisse confessionnelle — il se peut qu'une telle vision provoque, mais elle libère aussi. Elle est à partir d'elle-même, soit dit en passant, fondatrice de communauté et elle est conforme à l'époque.⁶

⁶ Le tragique de la Communauté des Chrétiens consiste aussi dans l'incapacité, en partie dans la mauvaise grâce, mais avant tout dans la peur, de se voir soi-même à partir de la prise de distance. On dose et prudemment on tente cela, nonobstant jamais de manière existentielle cependant — la continuation de l'existence propre se retrouve au premier plan. Il est tragique pour tous que la Communauté des Chrétiens ne communique pas le fait concret plus courageusement et honnêtement qu'elle apparaît, certes, comme l'une des nombreuses Églises libres, mais de par son essence et toute sa prédisposition, elle eût l'étoffe d'être le grand mouvement de communication religieuse que Rudolf Steiner espérait d'elle qu'elle devint — sur la base des nombreuses synthèses qu'elle propose : depuis la prêtrise des femmes jusqu'à la compatibilité de la liberté d'enseigner et du culte. Au lieu de cela, elle sur-empreint les phénomènes d'accompagnement typiques du concept de paroisse — le « monde propre » — le potentiel immanent, au lieu seulement d'agir en formant le milieu, de rayonner dans la vie du rebondissement. Il est vrai que cela commençât par les propres terminologies, par l'abandon de maint folklore. La Communauté des Chrétiens a peur devant la mort et c'est pourquoi elle développe une vertu de résurrection. Elle place la confession au sujet de la forme devenue amour, au sujet d'elle-même, par top souvent au-dessus de la confession au sujet de l'Être humain. Pendant que, depuis bientôt cent ans, d'anciennes estimations de Steiner se voient rassérénement trahies, — par exemple, jusque quand la Communauté des Chrétiens, si elle se confirme, pourra être encore importante, — il se peut que la question vive non-moindrement dans les cœurs de savoir si ce temps ne pût arriver plus rapidement et si, aujourd'hui encore principalement on puisse s'étayer sur de telles déclarations.

Liberté et amour sont la conséquence de l'exercice sur soi-même, le travail intérieur, la méditation. Cette résignation, l'Islam fondamentaliste ne l'a pas développée d'une manière étonnante jusqu'à présent, quoique que méditation et prière font partie du socle spirituel de la spiritualité orientale — qui pourrait beaucoup donner à l'être humain occidental, imprégné d'intellectualisme.⁷

Pour le formuler radicalement : Le Musulman uniquement adonné à la rigueur des formes peut ne pas vouloir cette liberté intérieure à partir de sa religion. Mais le Musulman libre le peut à partir de sa religiosité. Il l'a développée et cultivée pendant des années au moyen de l'amour portée à l'Islam, comme l'a fait le prochain dans le Christianisme traditionnel ou l'autre dans le Judaïsme — maintenant ce qui importe pour tous les trois c'est de laisser affluer ce qui a été transformé par la pratique dans leur humanité et comme de la vie. Lessing a pressenti d'avance cela dans sa parabole de l'anneau : le temps des religions va sur sa fin, l'époque d'une religiosité générale se trouve devant nos portes. Elle consistera dans le respect porté devant le Je d'autrui. Elle n'est rien de ce qu'on s'imagine ou allègue, mais ce que chacun expérimente en soi. C'est pourquoi la « maxime de l'être libre » de Steiner, souvent citée, est si essentielle et par conséquent, un Islam, qui ne peut pas se contempler lui-même avec renoncement est un danger et une épreuve — avant tout pour l'Islam lui-même ; de même aussi un Christianisme qui ne développe aucun renoncement authentique vis-à-vis de ses trois principales empreintes exotériques confessionnelles, perdra sa vitalité et sa vertu de lien.

Le dialogue politique entre une culture extérieurement marquée par le Christianisme en Europe et les Musulmans qui immigreront dans la société ne peut pas être conduit de manière sensée sans un sentiment de vérité généralement humain. C'est une impudence pour les deux côtés.⁸

Dans ce qui est conquis par la méditation, au lieu que seulement diplomatiquement « s'entendre » sur le concept de liberté, Orient et Occident pourraient se rencontrer dans le milieu du cœur et se tendre la main dans un travail commun à un monde de paix et une vie ensemble. Alors « l'intégration réussie » conjurée par beaucoup n'est plus simplement un appel, ni non plus cette illusion-là que les ennemis déclarés de la multiplicité culturelle, orientés de manière nationaliste et conformément au sang, veulent voir en elle. Au contraire, elle devient alors une conséquence naturelle, organique de l'intégration des religions universelles, nées dans l'histoire l'une après l'autre et leurs qualités dans le Je de l'être humain concret : car en conscience de l'un et de l'autre, peut être pensé ce qui se heurte au plan physique à des frontières. L'âme du citoyen ne doit plus se rebeller lorsqu'en elle, comme une chaleur, se répand la vérité que des siècles d'envolée de l'humanité vers la liberté de religion séparant — sur l'essor d'une religiosité commune — mènera au but avec une authentique éducation de soi et avec le feu de la joie en sa propre transformation. Le paradis qui serait alors atteint, n'est plus celui-là, duquel nous fûmes autrefois expulsés — au contraire un paradis avec une capacité d'acceptation peu s'en faut infinie et avec un azur spirituel vers le haut sans limite.

Die Drei, 8-9/2016.
(Traduction Daniel Kmiecik)

Andreas Laudert, né en 1969 à Bingen sur le Rhin, étudia à l'Université des Arts de Berlin l'écriture scénique et fut actif comme éducateur, entre autres, en pédagogie curative. Ses pièces de théâtre, publiées aux éditions Merlin, furent représentées autour du tournant du millénaire sur de nombreuses scènes allemandes, et pour finir au théâtre du Land de Tübingen, et aux *Sophiensälen* de Berlin. Vinrent des contributions dans la *Süddeutschen Zeitung*, des publications de textes en prose ou lyriques ainsi que l'attribution du prix d'encouragement *Georg-K.-Glaser* de la SWR (2002). En parallèle, s'accomplit la rencontre avec l'œuvre de Rudolf Steiner dans les années 1995-1998 qui mena à un renforcement et à une préoccupation plus importante au sujet de questions spirituelles et à se relier au mouvement anthroposophique actuel. Après des études théologiques à Hambourg, il officia comme prêtre de la Communauté des Chrétiens de 2007 à 2011. Il vit aujourd'hui en écrivain libre à Klingberg sur la Mer Baltique avec sa famille. Récemment parues : *La mission de vie oubliée — De Kafka à Napoléon. Une quête des traces* (Stuttgart 2011), *pêle-mêle. Une imagination* (Francfort-sur-le-Main 2012).

⁷ Il se peut que le Bouddhisme soit celui qui rajoute le Sien dans le grand dialogue de l'humanité des religions universelles, par son entremise et l'aide qu'il peut apporter.

⁸ Il est intéressant comme enseignant Waldorf d'éprouver comment intuitivement et clairement des adolescents de 14-15 ans s'expriment dans des conversations de cours et lors d'exemples de conflits foncièrement différenciés et soulignent de ceci ou cela « ne va tout simplement pas » comme être humain et qu'on doit avoir à faire aux droits de l'homme pour devoir critiquer telle ou telle action — et que c'est « totalement égal », à quelle religion ou culture appartient celui qui par un acte dépourvu de pensée, par exemple a violé la dignité d'une femme ou bien en général celle d'autrui.